

## Rousseau entre persécutions et mal interprétation

**Abdou NDIAYE**

*Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal*

blazndiaye@yahoo.fr

**Reçu:** 25/06/2022,

**Accepté:** 15/10/2022,

**Publié:** 30/12/2022

---

### Rousseau between Persecutions and Misinterpretation

**ABSTRACT:** *Why do we write? To relieve oneself, to confess? To reveal yourself to others? To get out of your bubble or lock yourself in? To forget his world, his life, his reality? Certainly, but one can write to justify oneself and relieve oneself and such seems to be the case when one reads the autobiographical works of Jean-Jacques. Indeed, the writings of Rousseau have something special, in the sense that they are a long dissertation aimed at providing answers to the moral disqualifications of his person. From the Confessions, to the Reveries of the Solitary Walker and the Dialogues, Rousseau's books are the place of accusation, persecution of some and justification of the other. This article which is a critical study of the autobiographical works of Rousseau is to show that this author writes because his being is deformed by suppositions, his works misinterpreted and that finally his withdrawal into himself is only the logical consequence of the persecution men.*

**KEYWORDS:** Persecution, misinterpretation, simulacrum, distorted self, withdrawal

**RÉSUMÉ :** *Pourquoi écrit-on ? Pour se soulager, se confesser ? Pour se dévoiler aux autres ? Pour sortir de sa bulle ou s'y enfermer ? Pour oublier son monde, sa vie, sa réalité ? Certes, mais on peut écrire pour se justifier et se soulager et tel semble le cas quand on lit les œuvres autobiographiques de Jean-Jacques. En effet, les écrits de Rousseau ont quelque de particulier, en ce sens qu'ils sont une longue dissertation visant à apporter des réponses aux disqualifications morales de sa personne. Des Confessions, aux Rêveries du promeneur solitaire en passant par les Dialogues, les livres de Rousseau sont le lieu d'accusation, de persécution des uns et de justification de l'autre. Cet article qui est une étude critique des œuvres autobiographiques de Rousseau est de*

*montrer que cet auteur écrit par que son être est déformé par des suppositions, ses œuvres mal interprétées et que finalement son repli sur soi n'est que la conséquence logique de la persécution des hommes.*

**MOTS-CLÉS** : Persécution, mal interprétation, simulacre, moi déformé, repli sur soi

## **Introduction**

L'être humain naît, grandit et se forme dans sa relation à autrui. S'il est privé de commerces, un homme ne peut se construire et son existence perd son sens. Les liens affectifs comme l'amour et l'amitié sont indispensables pour vivre. Ce que chacun d'entre nous demande à ceux qui lui sont proches (famille, clan, tribu, ethnie ou amis), c'est d'être conforté dans sa prétention à être comme quelqu'un d'important, d'unique, c'est-à-dire d'être valorisé à ses propres yeux en étant reconnu par l'autre. Tel est, en fait, le souhait qu'un être humain adresse à son semblable : de le confirmer et de le reconnaître dans sa prétention à vivre comme celui qu'il pense être. Et, pourtant, Rousseau veut s'écarter de la foule<sup>i</sup>.

Cette fuite de la foule, ce retrait dans la nature et cette « néantisation » de son être s'explique chez l'auteur du déjà très célèbre *Discours sur les sciences et les arts* (1750)<sup>ii</sup> et du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1754) par la volonté de vivre son système en montrant les failles de la société policée mais aussi par la volonté de démentir ses détracteurs qui ne cessent de le persécuter<sup>iii</sup>. De la sorte, à la question pourquoi fuir les hommes, c'est Rousseau lui-même qui fournit la réponse : « Ne pouvant plus faire aucun bien qui ne tourne à mal, ne pouvant plus agir sans nuire à autrui ou à moi-même, m'abstenir est devenu mon unique devoir... » (ROUSSEAU, J.-J., R, 1977 :504). Dès lors, il se replie sur lui-même, dans la nature et dans l'activité scripturale. Ce retrait est-il le résultat de la corruption des hommes civilisés ? Est-ce le résultat de sa timidité et de son malaise en société ? Qu'est-ce qui est néfaste dans le processus de civilisation et dans l'évolution ? A-t-on le droit de marginaliser son semblable parce qu'il est différent ? Une fois exclu, doit-on dire la vérité et peut-on la dire telle qu'elle est sans la modifier ? Pourquoi persécute-t-on Rousseau ? Comment les autres analysent-ils ses œuvres ? Doit-il rester avec les autres quand ils déforment sa personne et interprètent mal ses œuvres ? La

frustration morale autorise-t-elle à s'écarter des autres ? Voilà autant de questions posées et auxquelles il nous revient d'apporter des réponses dans cet article qui est une étude critique des œuvres autobiographiques de Jean-Jacques Rousseau qui sont les Confessions, les Dialogues et les Rêveries du promeneur solitaire.

## **1- Le moi déformé par les simulacres**

Tous nos maux nous viennent de la civilisation, clame Rousseau dans l'ensemble de ses œuvres. Dans la société, les hommes sont régis par des rapports d'intérêts. Lui, il a, dit-il, un cœur noble, il est sincère ; voilà pourquoi il entre en contradiction avec ces hommes qui avancent masqués. Le pire est qu'il est exclu de la communauté, ce qui fait naître chez lui un sentiment de frustration et de révolte contre les institutions politiques, la morale, la conduite, bref le comportement des hommes. Mais, comme si cela ne suffisait pas, on déforme sa personne en lui collant des étiquettes. Ainsi, se lamente-t-il, car Rousseau l'écrivain et Rousseau le philosophe auront fini par se substituer, aux yeux des autres, à Rousseau le musicien, étiquette sous laquelle il était mieux connu et mieux toléré.

La première horreur dont il souffre est qu'il est qualifié de méchant. Car il est timide, pauvre par rapport aux gens de la haute société. Ainsi, s'il est virulent envers la civilisation, c'est parce qu'il n'a pas l'éducation comme il le faut pour se dissoudre dans le tissu social. S'interrogeant sur l'ensemble de ses œuvres, Benichou remarque :

... tout ce qu'il a écrit est en même temps l'aveu d'une manière d'être personnelle et un code l'humanité. Ainsi lui a-t-on spontanément appliqué les procédés de la critique psychologique, expliquant sa condamnation de la vie civilisée par son sentiment d'infériorité, ses utopies par ses échecs (BENECHOU, 1967 :39).

Probablement, mais ce qui est intéressant ici est de voir que Rousseau fut effectivement la risée de tout le monde et, sur ce plan, des exemples fournis par l'auteur des Confessions ne manquent pas. Il faut seulement remarquer que Rousseau se lance dans une tentative de justification de la retraite et pour cela il a besoin d'étaler tous les détails qui rendraient les hommes coupables. Il a besoin de s'ériger en victime et de s'attirer la

sympathie de tout le monde<sup>iv</sup>. S'il s'agit d'être timide, Rousseau l'est, et c'est lui-même qui raconte dans une de ses lettres :

Longtemps je me suis abusé moi-même sur la cause de cet invincible dégoût que j'ai toujours éprouvé dans le commerce des hommes ; je l'attribuais au chagrin de n'avoir pas l'esprit assez présent pour montrer dans la conversation le peu que j'en ai, et, par contrecoup, à celui de ne pas occuper dans le monde la place que j'y croyais mériter (ROUSSEAU, J.-J, R, 1959 :231).

Non qu'il renie cet état ; ce serait renier « le moule dans lequel la nature » l'a placé. Mais il distingue dans ses comportements et gestes cette timidité qui côtoie les abords de la folie. En désespoir de cause, il l'impute au grand monde qui refuse de l'intégrer dans son tissu social. Étudiant le comportement de Rousseau à travers ses différents malentendus avec les hommes, Jean Starobinski remarque :

Ce qui a poussé Jean-Jacques Rousseau à écrire, c'est (...) le besoin de se reprendre au trouble de sa timidité, le besoin de prouver autrement sa valeur. Il écrit pour affirmer ce qu'il vaut mieux que ce qu'il paraît ; mais il écrit aussi pour proclamer qu'il vaut mieux que ce qu'il écrit ( STAROBINSKY, 1971 :171).

Analysant ses œuvres, le critique remarque donc que le moi de Rousseau est déformé par les préjugés de ses détracteurs et toute l'entreprise de l'auteur des Confessions et des Dialogues est de contredire d'abord et ensuite de montrer qu'il vaut mieux à travers la mise en place de son autoportrait. L'écriture en ce moment s'oriente et jusqu'à la fin d'ailleurs vers une idéalisation esthétique du moi de l'écrivain. Il faut pour cela voir comment il charge ses détracteurs, les assimilant à des bourreaux sans cœur et comment lui il les aime. Starobinski note à ce propos :

La persécution est une voie de salut : que Rousseau se le répète si constamment, ce n'est pas seulement parce qu'il y trouve une consolation, c'est peut être aussi l'aveu d'une intention secrète de mettre à profit l'hostilité externe « La persécution m'a élevée l'âme » (Annales Jean-Jacques Rousseau, 1908 :422).

L'autre déformation de la personnalité de Rousseau est le regard. Comment peut-on juger la personne rien qu'à la regarder. En tout cas Rousseau a payé de sa renommée.

L'erreur (dit le critique) est donc dans le regard des autres, Jean-Jacques est tout entier connaissable et il est tout entier méconnu. Quoiqu'il vive à découvert tout se passe comme s'il dissimulait. En présence des autres, auxquels il croit s'offrir ingénument, il s'aperçoit que sa vérité demeure cachée, comme s'il se déguisait, comme s'il portait un masque. Ainsi par la faute des autres, il paraît dissimuler des secrets inavouables, lui qui s'avance dans la lumière du jour ... (Starobinski, 1971 : 218).

L'erreur réside donc dans l'altérité, dans le face-à-face entre Rousseau et les autres. Lui, il ne juge personne ; ce sont les autres qui croient le connaître assez pour porter des jugements de valeurs sur sa personne. L'écrivain français Jean-Paul Sartre disait d'ailleurs « l'enfer, c'est les autres »<sup>v</sup>. On ne peut que se tromper en suivant cette méthode de connaissance car tout le monde n'est pas mis dans les mêmes conditions et il y a de la différence entre les hommes. Il faut accepter cette différence, selon Rousseau, car elle constitue une richesse pour le genre humain. L'auteur propose alors son autoportrait car, selon lui, c'est la personne elle-même qui peut accepter de se dévoiler et de montrer son vrai visage « Moi seul je sens mon cœur » (ROUSSEAU, 19972 :28).

Il s'attaque alors à la psychologie du 21<sup>e</sup> siècle appliquée à la personne des Confessions, du Contrat Social et de l'Émile : « Quand le psychanalyste présente Rousseau comme un déséquilibré, porte-parole de tous les déséquilibrés en proie aux démons des réformes » (POULET, 1979 :50), il fait une grosse erreur car on ne peut juger de cette façon. Pourtant, la perplexité du critique peut être affichée sans nul paradoxe en tenant compte de l'argumentation de l'auteur des Confessions : lui seul connaît son cœur et il déclare « Connaître les autres ». Il accepte de l'altérité ce qui concourt à élever sa personne et refuse tout ce qui contribue à ternir sa personne, son aura.

Qui plus est, non content d'être un méchant à l'égard de tout le monde, Rousseau est aussi présenté par ses détracteurs comme un monstre. On ne peut accepter un monstre parmi les hommes<sup>vi</sup>.

La situation dans laquelle Rousseau se trouve, la société dans laquelle il vit fonctionne comme dans un tribunal : d'un côté il y a les accusateurs (c'est le grand monde), de l'autre l'accusé (Rousseau) et il y a le président du tribunal ici évidemment le lecteur. Mais ce président sera constamment sollicité, influencé, attristé par l'accusé qui cherche à se disculper en étalant toute une dissertation dont le rôle est de charger les accusateurs, de montrer la faille dans leur plaidoirie.

En tout cas, c'est son ancien ami de l'Encyclopédie, Voltaire, qui sonna la charge. Rousseau fut traité de monstre sans cœur par Voltaire qui l'attaqua dans le *Sentiment du Citoyen*. En effet, il est dit dans ce journal que ce détracteur des civilisations est en réalité un très mauvais père puisqu'il abandonna tous ces cinq enfants à l'hospice des Enfants-Trouvés. Rousseau est donc une mauvaise personne. L'aura qu'il se charge d'élever en bien, c'est lui-même qui l'a ternie en procédant comme un monstre qui se soucie moins de sa progéniture que sa future carrière littéraire.

L'ampleur de l'attaque mais surtout la radicalité de l'enjeu moral sur la personne oblige Rousseau en à parler sans cesse. Il suffit de quelques mots pour accuser il faut des pages pour se déculpabiliser<sup>vii</sup>.

Avant d'aller plus loin, je dois au lecteur mon excuse ou ma justification, tant sur les menus détails où je viens d'entrer que sur ceux où j'entrerai dans la suite, et qui n'ont rien d'intéressant à ses yeux. Dans l'entreprise que j'ai faite de me montrer tout nu au public, il faut que rien de moi ne lui reste obscur ou caché (ROUSSEAU ; 1972 :89).

Avec Voltaire, Rousseau fait son apprentissage très douloureux de l'injustice sociale, du jugement des autres qui ne sont pas au courant de ses mobiles. En tout cas, lui Rousseau, auteur de l'*Émile* ou de l'*Éducation* portant justement sur l'éducation des enfants, abandonne les siens.

C'est vrai que Rousseau a placé ses enfants dans un hospice et c'est dans le livre 8 des *Confessions* qu'il explique :

Mon troisième enfant fut donc mis aux Enfants Trouvés, ainsi que les premiers, et il en fut de même des deux suivants ; car j'en avais cinq en tout. Cet arrangement me parut si bon, si pensé, si légitime, que si je ne m'en vantais pas ouvertement (ROUSSEAU ; 1972, 99).

Il est à remarquer l'admirable procédé qu'emploie l'auteur des *Confessions* pour s'expliquer, répondant à Voltaire, et du coup, à l'humanité qui ne cesse de l'accuser. En effet, ce texte n'est que l'aboutissement logique d'un processus assez complexe si bien que ce geste de Rousseau ne pouvait être que l'ultime solution. Cela est rendu par la conjonction de coordination « donc ». La monstruosité dont il est victime n'en est pas une, du moins, il ne pouvait pas y échapper. De toute façon, l'auteur des *Confessions* est la victime, le jouet de forces supérieures qu'il veut combattre.

Analysant la démonstration de Rousseau, Philippe Jousset déclare :

La progression elle-même est ainsi marquée de discrètes « ponctuations » à l'aide de mots-outils (rarement situés en tête de phrase, à l'endroit des charnières, mais plutôt à l'intérieur de ces phrases ; dont la valeur purement logique se trouve donc euphémisée au profit d'une valeur quasi ornementale) et infléchie à l'aide d'articles... ( JOUSSET, 1999 :184).

Rien n'est donc plus frappant que le contraste entre le geste de Rousseau et sa déformation par les autres.

De la même façon qu'il a abandonné ses enfants ce qui lui a valu la foudre de Voltaire<sup>viii</sup> et de tout le monde, la personnalité de Rousseau sera attaquée davantage après l'abandon à Lyon de M. Le Maître. Et c'est dans le livre 3 des *Confessions* qu'il relate cette histoire. Accompagné de l'homme jusqu'à Lyon, Rousseau raconte :

Le Maître fut surpris d'une de ses atteintes, et celle-là fut si violente que j'en fus saisi d'effroi. Je fis des cris, appelai au secours, nommai son auberge (...) tandis qu'on s'assemblait et compressait autour d'un homme tombé sans sentiment (...) je pris l'instant où personne ne songeait à moi ; je tournai le coin de la rue, et je disparus (ROUSSEAU, 1972 :165-166).

Cet acte lui collera à la peau durant son existence et ses anciens amis devenus ses ennemis ne peuvent le lui pardonner. Lui Rousseau, ce philanthrope qui continue d'aimer même ses détracteurs, laisser un pauvre homme seul ! Rousseau n'est donc pas convaincu de ce qu'il avance. Marianne de la Tour de Franqueville pense que Rousseau a rédigé ses œuvres pour faire taire ses adversaires :

Si on n'attaquait que ses œuvres, à la rigueur, ils (les amis de Rousseau) pourraient se taire et les laisser parler : mais ce sont ses mœurs, son caractère, ses intentions, ses principes, sa mémoire enfin, qu'on attaque avec une fureur sans frein, et sans exemple. Or comme ses ennemis prouvent journellement qu'on peut écrire les plus belles choses, et faire les plus infâmes, il est indispensable d'établir l'admirable conformité, qui a toujours subsisté entre ses principes et sa conduite <sup>1</sup>.

Le commentateur remarque que ses ennemis ont vu de la contradiction entre l'éditeur des principes humanistes qu'il est et le monstre qu'il est devenu. Ainsi lui a-t-on appliqué l'étiquette de l'homme faux dans tout ce qu'il fait.

Tout se passe comme si c'est Rousseau lui-même qui est l'incarnation de la cruauté, des choses ignobles. Même ses amis le traitent de monstre. C'était le cas de Sophie, Madame d'Houdetot, de l'avis de Rousseau car, dans une lettre adressée à elle et datée de juillet 1757, l'auteur écrit : « Vous souvient-il de m'avoir une fois reproché des cruautés bien raffinées » (ROUSSEAU, R, 1959 :188).

Même Diderot à Paris se moque de son extravagant comportement et ne lui fait aucun signe de vie. C'est ainsi que Rousseau lui écrit une lettre pour essayer de renouer cette amitié qui se défait, lettre dans laquelle, on pouvait lire :

Il faut, mon cher Diderot, que je vous écrive encore une fois dans ma vie ; vous ne m'en avez que trop dispensé, mais le plus grand crime de cet homme que vous noircissez d'une si étrange manière et de ne pouvoir se détacher de vous (ROUSSEAU, R, 1959 :204).

Un petit esprit se laisserait vaincre par toutes ses accusations, ce ne fut pas le cas pour Rousseau même s'il est convaincu que ses amis l'ont abandonné, il essayera de renouer le dialogue : « Je suis un méchant homme, n'est-ce pas ? Vous en avez les témoignages les plus sûrs ; cela vous est bien attesté » (ROUSSEAU, R, 1959 :205) continue-t-il dans la même lettre.

---

<sup>1</sup> FRANQUEVILLE, M. de, « Jean-Jacques Rousseau : la vertu vengée par l'amitié, ou Recueil de lettres sur J.-J. Rousseau, par Madame De... », [http ://www.gallanar.net/rousseau/Vertuvengee.html](http://www.gallanar.net/rousseau/Vertuvengee.html), p. 4



Mais c'est autant dans les Dialogues que se manifeste le plus cette tentative de déstabilisation de sa personne et de ses œuvres. Rousseau configure un dialogue où il est en face d'un français, métonymie de tous les hommes du grand monde qui cherchent à lui nuire. J. F. Mattei remarque justement que c'est :

...l'œuvre d'un fou qui croit à une conspiration universelle et enferme son délire dans « une triple muraille de ténèbres », ou plutôt un récit conté par un idiot et qui ne signifie rien – l'Idiot, celui qui ressasse le particulier sans jamais s'élever à l'universel, et se mure définitivement dans la solitude de son moi (MATTEI, sd :1432).

Au contraire, loin d'être des idioties ou de la folie, les livres de Rousseau seraient écrits avec de la spontanéité, ce qui justifie la sincérité qu'ils dégagent. Nous sommes, en effet, persuadés que tout ce qu'écrit Rousseau est une tentative de restauration de sa personnalité ternie par l'innombrable foule de ses semblables. C'est ce qui fait que son texte, si long soit-il, est une nécessité. De quoi l'accuse-t-on ? De ne pas être comme tout le monde ; victime de l'incompréhension et de la persécution, il se mit à rédiger ses Confessions, à la fois pour justifier sa conduite et révéler sa personnalité.

## **2- La dénaturation de la pensée rousseauiste**

Ce qui a irrité Jean-Jacques Rousseau le plus, ce n'est pas seulement la déformation de sa personnalité, mais surtout cette fausse interprétation de ses écrits, de sa pensée, de son système philosophique<sup>ix</sup>. D'aucuns ont étudié la personne et ont conclu qu'une telle personne ne peut écrire que de mauvais livres.

Cependant, même quand elles - analyses se fondent sur la psychologie de l'individu créateur pour interpréter ses œuvres - ne sont pas gâtées par la malveillance, elles rattachent de façon bien imparfaite la doctrine de Rousseau à sa personne, et nous obligent à une critique générale des intuitions du sens commun dans ce domaine ( POULET, 1979 :39).

Cette intrusion du mauvais lecteur dans les écrits de Rousseau a une portée dramatique et une fonction narrative importante. Du reste, tout ce qui va suivre sera inscrit dans le processus de dévoilement de toutes les charges, ainsi que les failles, de ses détracteurs. À sa démarche, l'auteur

des Dialogues sera convaincu de la grande responsabilité de ces gens sur la retraite qu'il a finalement choisie. Cette dimension de l'analyse va se charger de monter le point focal de l'opposition entre le Siècle des Lumières et sa raison et la sensibilité incarnée par l'auteur des *Rêveries*.

Selon l'auteur des *Discours*, on condamne ses œuvres parce qu'on n'en sait rien. Ce qui pose le problème de réception de la parole par l'autre. Selon Philippe La Sagna, analysant *Le Séminaire*<sup>x</sup> :

...qu'on parle tous seuls, mais surtout que, dès que l'on se met à parler, on ne rencontre pas seulement le fait que l'Autre est absent, qu'il ne répond pas, mais on découvre aussi quelque chose qui est l'effet de cette absence. Cet effet est que le savoir, ce qu'il est possible de savoir de soi, du monde, de l'inconscient, est rompu, n'a plus d'unité et qu'il y a dans ce savoir quelque chose qu'on ne peut pas savoir et qui est le savoir inconscient. Cela signifie qu'il n'y a pas d'accès à l'Autre : il n'y a accès qu'à des effets du langage ou de l'inconscient, ce qui donne une idée de la vraie solitude. C'est dans un lapsus, dans une parole, dans une énonciation, que l'on rencontre le mieux l'Autre<sup>2</sup>.

Ces propos soulignent que le langage est malencontreusement source de conflit, car dès fois, l'autre à qui je parle, n'entend pas ce que je veux qu'il entende : de la même façon, je ne dis pas ce qu'il veut que je dise. En plus, selon cet auteur, ce n'est pas dans l'autobiographie qui est censée dire la vérité qu'un auteur peut être véridique mais dans le roman, par exemple qui est beaucoup plus orienté vers la fiction où un auteur peut dire la vérité par un lapsus. L'écriture est donc traîtresse, d'après Lacan.

Voltaire, par exemple, répondant à Rousseau à propos de sa pensée, qu'il ne comprend pas, rétorque : « on n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes ; il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage... »<sup>3</sup> (ROUSSEAU, 1992 :239). Dans un vaste mouvement d'éloquence, Voltaire, après avoir étudié l'œuvre rousseauiste, entreprend de le déstabiliser partout où a l'occasion en montrant à tout le monde que cet auteur est en réalité un être de

---

<sup>2</sup> LA SAGNA, P., *De l'isolement à la solitude*, <https://www.cairn.info/revue-la-cause-freudienne-2007-2-page-43.htm>

<sup>3</sup> Dans une lettre datée du 30 Août in *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* suivi du *Discours sur les sciences et les arts*, Paris, Garnier-Flammarion, 1992 pour la présente édition, p. 259.

contradiction qui veut nous ramener au seuil de la civilisation tant ses œuvres clament le retour à la vie primitive<sup>xi</sup>. Selon Voltaire, Rousseau appartient à cette catégorie de gens asociaux car il déclare :

Je vous ferai voir la société infectée de ce genre d'hommes inconnus à toute l'antiquité, qui, ne pouvant embrasser une profession honnête, soit de manœuvre, soit de laquais, et sachant malheureusement lire et écrire, se font courtiers de littérature (ROUSSEAU, 1992 :260).

Le désir de Voltaire de « profaner » les œuvres de Rousseau le conduit finalement à conformer tous les actes de la vie de l'auteur à ses œuvres<sup>xii</sup>. Delon note à ce propos que : « Les anciens amis de Rousseau sont les premiers à s'indigner des manuscrits de Jean-Jacques et de leur publication »( DELON, 2002 :32). Une autre explication est donnée par l'auteur lui-même. Il impute ce comportement des autres à sa célébrité ; les autres seraient donc jaloux de sa réputation. Il écrit dans une lettre :

J'ai fait quelques essais de la gloire, tous mes écrits ont réussi, pas un homme de lettres vivant, sans en excepter Voltaire, n'a eu des moments plus brillants que les miens ; et cependant je vous proteste que depuis le moment que j'ai commencé à faire imprimer, ma vie n'a été que peine, angoisse et douleur de toute espèce (ROUSSEAU, 1990).

Si la situation se présente ainsi, c'est parce que Rousseau est méconnu de tout le monde. C'est vrai que son entreprise n'a jamais d'exemple, mais c'est surtout sur le plan de la vérité, de la sincérité dont il s'agit et non sur le plan de l'hypocrisie et du mensonge. Ses amis devenus ses pires ennemis opposent par contre tout ce que l'écrivain va donner de lui-même dans ses œuvres à ses comportements dans la vie de tous les jours ; or dans cette vie, Rousseau est un timide, un méchant, un monstre, un être sans morale<sup>xiii</sup> qui ne pense qu'à la fortune littéraire de ses œuvres plus aptes à corrompre un lecteur qu'à l'éduquer.

C'est surtout *Émile ou de l'Éducation* et *Du Contrat Social* qui vont constituer les bases de l'ensemble des critiques sur sa pensée. Le premier parle de l'éducation des enfants, le second de la refonte de la société pour laquelle il écrit beaucoup dans toutes ses œuvres. Dans *Émile*, Rousseau se pose un certain nombre de questions. La croissance du corps et celle de l'esprit vont de pair ; dans ce cas, comment aider l'enfant à ne pas gaspiller la chance de développer ses facultés conformément à la nature, chance que

l'humanité a laissée échapper ? Ainsi, en se forgeant une méthode d'éducation fondée sur l'idée de la prédominance de l'influence du milieu naturel sur celle des hommes, l'auteur propose-t-il à toute l'humanité une autre façon de s'occuper de l'enfant. Or ses détracteurs remarquent qu'il veut tout simplement détruire le progrès de la civilisation en voulant inviter l'humanité à réinitialiser ses acquis. Rousseau écrit « Vous voulez que j'écrive encore ; non, je ne le ferai plus. J'ai dit des vérités aux hommes ; ils les ont mal prises ; je ne dirai plus rien »<sup>4</sup>. Qui plus est, l'auteur de l'Émile<sup>xiv</sup> est de toute façon un être contradictoire qui a laissé ses enfants au hasard de la vie<sup>xv</sup>. Faire une telle remarque, c'est passer totalement à côté de la vérité. Car Émile repose sur l'intuition fondamentale. Pour Rousseau, l'homme n'est rien à sa naissance, il devient tout par la suite. C'est cette genèse de la raison fondée et considérée au niveau de l'individu que l'auteur envisage dans l'Émile<sup>xvi</sup>.

De même selon d'autres, ses écrits n'ont de rôle que de nous attendrir, de nous rendre flexibles, émouvants de toucher notre sensibilité à avoir pitié de ce solitaire.

Dans les œuvres où il n'a mis que son cœur, il est un maître non pareil ; et c'est vrai que nous lui sommes tous redevables d'avoir (...) généralement analysé les visions (...) dont nous sommes assiégés (...). Imaginez qu'il n'ait pas existé, ce Rousseau, notre âme ne serait pas ce qu'elle est (THERIVE, 1926 :308).

Émile ne serait donc qu'un étalage de romantisme exacerbé, une formidable effusion en art et non un traité didactique. Il en va de même Du Contrat Social<sup>xvii</sup> qui propose un autre type de société fondé sur la protection et la liberté de tout citoyen.

En effet, fonder le droit en pratique, telle est l'ambition de l'auteur de Du Contrat Social. Loin de décrire le droit tel qu'il est, Rousseau se propose de chercher ce que le droit devrait être par l'établissement des conditions de possibilité d'une société et par suite d'une autorité légitime. Les deux œuvres seront censurées par le public. Marianne de Franqueville a réuni un ensemble de critiques de l'époque vis-à-vis du livre et relate :

Avions-nous besoin du Contrat Social ? Pourquoi fatiguer de maximes républicaines les peuples heureux d'une monarchie ?

<sup>4</sup> « Lettre au Prince de Beloselski, du 27 mai 1775 », dans *Œuvres Complètes*, éd. de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, Gallimard (Bibliothèque de La Pléiade), 1996, t. IV, p. 327.

Est-il question d'accord et de traité, entre le père et les enfants ?<sup>5</sup>.

Rousseau n'a pas compris pourquoi l'on voulait le traiter de « révolté » ; il est un révolutionnaire. Il fustige certes, mais il propose quelque chose qu'il croit meilleur. Il note dans le livre 1 de son Contrat : « Je veux chercher, si dans l'ordre civil, il peut y avoir quelque règle d'administration légitime et sûre, en prenant les hommes tels qu'ils sont, et les lois telles qu'elles peuvent être » (ROUSSEAU, 1996 :45).

Tel est le dessein de Rousseau. Il explique par suite que le rejet d'un tel traité vient non de son caractère révolutionnaire mais de l'homme même qu'il est. Il l'explique d'ailleurs dans le même livre : « On me demandera si je suis prince ou législateur pour écrire sur la politique, je réponds que non, et c'est pour cela que j'écris sur la politique » (ROUSSEAU, 1996 :45). C'est l'une des particularités de l'autobiographie rousseauiste. En effet, au moment où ses prédécesseurs (Saint -Augustin, Montaigne) ont écrit parce qu'ils sont des modèles : (Saint Augustin fut un prêtre et sa vie religieuse intéresse tout le monde ; Michèle des Montaigne fut un aristocrate), Rousseau est un homme ordinaire qui n'a rien d'extraordinaire à montrer. L'écriture est donc un moyen d'investigations, elle est génératrice de découvertes.

La fausse interprétation va jusque dans les livres que sont les Confessions, Julie, les dialogues et les Rêveries. Chacune de ces œuvres est une occasion pour s'attaquer à sa pensée. Somme toute logique puisque l'analyse de la pensée de Rousseau n'a de sens que si l'on prend en compte l'ensemble de ses écrits. La réalité est que Rousseau qui a coutume de se forger dans ses fictions des sociétés délicieuses, de créatures enchanteresses, donne dans la Nouvelle Héloïse corps aux êtres d'élection ou issues de sa rêverie. Il propose un modèle de vertu différent de celui de l'époque à travers la décision radicale de l'héroïne principale de se soumettre à l'exigence de son père et de continuer à aimer l'homme de son cœur. L'œuvre du reste fut qualifiée d'amoral par la prospérité à cause de son dénouement philistin. Mounier note à propos de cette œuvre :

Je ne peux rester de place quand on joue de gaieté de cœur avec ce qu'il y a de plus sacré. J'affirme que, pour moi, aucun mariage véritable n'est possible sans le lien de l'amour (...)

---

5 FRANQUEVILLE, M. de, *op. cit.*

mais que se donner sans amour, comme le font Claire et Julie, c'est la seule profanation vraiment irréparable, une déformation contraire à la nature ( MOUNIER, 1979 :326).

C'est du reste le jugement des contemporains de Rousseau, tous interprètent le dénouement de cette œuvre comme bon leur semble en s'appuyant sur des exemples pris dans sa vie et dans son œuvre. Il est à vérifier, en effet, l'exactitude de son autoportrait tant Rousseau marque la prédominance de son tempérament surtout dans les Dialogues qui lui ont attiré tout le mépris des autres. La critique du 20<sup>e</sup> siècle note :

Les trois dialogues sont l'œuvre déraisonnable d'un homme qui raisonne à merveille. On n'a jamais apporté tant de logique dans la folie. C'est aussi l'œuvre incroyablement orgueilleuse d'un homme qui croit les yeux du monde entier fixés sur lui ( HEMON, 1998 :103).

Le critique remarque cette apparente contradiction dans l'œuvre de Rousseau. Il y a certes, une formidable machine de l'éloquence mais il y a aussi de la folie.

La conclusion est évidente : la morale de Rousseau est amoral puisque'elle est impossible. Rousseau se pose alors, surtout aux yeux de Grimm, de d'Holbach, de Diderot, comme un défenseur de sa fantaisie, de ses rêves qu'il s'efforcera d'immortaliser dans les Promenades.

Mais, pour Rousseau, même les institutions politiques se sont laissé corrompre par l'avancée de la civilisation. C'est ainsi qu'Émile à sa parution est censuré par le Parlement ; le reste nous est conté par son auteur et défenseur :

Le public, et surtout le Parlement, semblait s'irriter par ma tranquillité. Au bout de quelques jours la fermentation devint terrible, et les menaces changeant d'objet s'adressant directement à moi. On entendait dire tout ouvertement aux parlementaires qu'on n'avancait rien à brûler les livres, et qu'il fallait brûler les auteurs (ROUSSEAU, 1972 :341).

Ce texte livre assez clairement le mépris de tout le monde vis-à-vis de Rousseau. Les gens estiment que l'auteur y a relaté sa vie sans morale ; c'est donc un livre qui détruirait les hommes. C'est là que naît le conflit

entre Rousseau et les autres qui veulent interpréter ses écrits dans le dessein de le détruire et de le contraindre à passer sa vie, exclu.

### **3- La réclusion du moi : conséquence d'un jugement moral**

Le grand conflit entre Rousseau et la société et qui explique sa solitude se pose en termes de morale, plus précisément un rabais de la morale chez l'auteur des Confessions. S'il est combattu (et s'il combat les autres) c'est parce qu'il est un grand amoral. Cette dissidence spirituelle se manifeste donc, d'une part par la charge d'un tribunal qu'est la société sur un homme de paradoxe moralement répréhensible, et, d'autre part, par la volonté de mettre fin à ce simulacre par un retrait volontaire de la foule des hommes, qui, du reste, est assimilée à une jungle. Ainsi, sa réclusion est-elle la conséquence logique d'un jugement moral de lui-même et des autres.

En effet, s'il combat la société dont il est issu et où il est attaché (du moins par ses critiques) c'est parce que les institutions sont sans morale.

Le critique remarque justement : « ... Rousseau cherche à fonder un jugement moral concernant l'histoire, plutôt qu'à établir un savoir anthropologique. C'est en moraliste qu'il décrit l'histoire de la morale » (STAOBINSKI, 1971 :39).

Aussi fait-il alterner curieusement la nature et la campagne qui représentent la transparence et la culture factice de la civilisation. Le voilà donc en train de poser la comparaison entre la campagne moralement pure et la ville moralement scandaleuse. C'est surtout dans le genre romanesque qu'il a clairement défini cette entreprise.

En effet, comment ne pas remarquer ce grand cri de cœur, ces critiques acerbes à l'encontre des acteurs et du public de théâtre dans la Nouvelle Héloïse : « ... où toute la morale est un pur verbiage on peut être austère sans conséquence, et l'on ne serait pas fâché, pour rabattre un peu l'orgueil philosophique, de mettre la vertu si haut que le sage même n'y pût atteindre » (ROUSSEAU, 1990 :177), nous renseigne Saint-Preux.

C'est donc en tenant compte de cette comparaison et de cette suprématie de la campagne sur la ville qu'il faut lire le livre de la Nouvelle Héloïse. Mais aussi celui des rêveries qui exalte certes la joie du rêveur mais qui constitue aussi une critique de la ville. C'est comme si les arbres constituaient une bannière contre les mensonges, calomnies et autres perfidies.

L'autre point sur lequel il faut insister car provoquant la retraite de Rousseau est le jugement sur son œuvre. Rousseau est, en effet, moralement répugnant dans cette œuvre et c'est ce qui lui a valu la foudre du Parlement et des autorités qui lui reprochent son immoralité ; il faut dire son amoralité car il n'en a pas. C'est sans doute l'un des motifs de l'écriture des Confessions dont le rôle est de montrer le vrai visage de l'écrivain. Il avertit dans ses confidences : « Moi seul. Je sens mon cœur et je connais les hommes » (ROUSSEAU, 1972 :29).

Pour Rousseau, la connaissance d'un homme n'est pas possible à partir de l'apparence, on ne peut connaître un homme que si ce dernier décide de se dévoiler nu et entièrement. C'est d'ailleurs le grand problème narré dans les Dialogues qui n'ont qu'un rôle : multiplier les fausses accusations, montrer les failles de tous les détracteurs de Rousseau, contrairement à Jean-Jacques qui est sincère. C'est ainsi que, dans le même livre, Rousseau fait savoir au français qui le chargeait :

Je vis que dans ce siècle où la philosophie ne fait que détruire, cet auteur seul édifiait avec solidité (...) le seul J.- J. me parut chercher la vérité avec droiture et simplicité de cœur. Lui seul me parut montrer aux hommes la route du vrai bonheur en leur apprenant à distinguer la réalité de l'apparence... (ROUSSEAU,D 1959 :401).

On retrouve ici cette volonté si chère à Rousseau de comparer la nature à la culture et donc de l'homme moral à l'homme civilisé sans morale. La morale est chez Rousseau cette sincérité, doctrine absente de la société ; Rousseau lui est sincère, dit-il même quand il ment. Il suffit de relire les Confessions. Certes, il est un libertin, mais un libertinage qu'il n'a hérité que des hommes. C'est un marginal certes, mais les autres aussi. Pour s'en rendre compte, il faut relire le livre de Julie où l'auteur fustige sévèrement le comportement des gens de la ville, c'est-à-dire les bourgeois. C'est une classe arriviste et hautaine qui tisse tout un mythe et protection autour d'elle pour mieux régner sur les autres : « Ils sont comme les seuls habitants de la terre » (ROUSSEAU, 1967 :179).

Ce sont les bourgeois qui l'ont exclu du monde ; lui qui n'est qu'une victime des autres. Dans cette perspective où les moments qui conduisent à l'exténuation de la société s'enchaînent aussi



implacablement, l'expression « rentrer en soi » est à comprendre au premier degré. Elle ne correspond à rien d'autre qu'à la nécessité de se séparer de ses semblables et de précipiter, de la sorte, l'inéluctable dégradation des relations sociales, pour mieux en prévenir les effets. Cette coïncidence avec soi-même qu'évoque Starobinski est, en effet, l'aboutissement d'une sanction d'une société qui ne saurait produire que désolation. L'exil de Rousseau, dans ce qu'il a de fatal, ne serait donc qu'une mise en scène téléologique<sup>xviii</sup> de la chute originelle. Cela signifie que pour Rousseau, l'autobiographie aurait pour rôle de compléter, en quelque sorte, les enseignements philosophiques et moraux en dévoilant, ainsi que l'a souligné Arthur Goldschmidt, cette prise de conscience où « Jean-Jacques, d'emblée se met à savoir qu'il a toujours su ce qu'il en était » (GOLDSCHMIDT, 1978 :28).

Terminons seulement par nous interroger. Le marginal qu'il est devenu est-il nécessairement l'ennemi moral de la société ? De même, le roman, le monde du roman et la vie romanesque qu'il a menés constituent-ils des prétextes pour qu'il soit jugé moralement ? Ne doit-il pas être intellectuellement et moralement autonome ?

### **Conclusion**

Le retrait de Rousseau de la foule est donc, nous l'avons montré le résultat de la corruption des hommes et d'une société fortement marquée par l'empreinte de la civilisation. De même, sa réclusion pouvait aussi être expliquée par sa timidité et son malaise en société. Cette civilisation et cette évolution charrient donc des maux qui tuent la vertu. La civilisation, parce qu'elle corrompt les hommes, est un couteau à double tranchant. Depuis sa naissance l'être humain a forcément besoin de son semblable pour légitimer sa prétention d'exister. En cela, personne n'a le droit d'exclure son semblable à moins que cela ne soit le désir de l'homme de s'auto-exclure. Nous avons montré pour cela que la différence est source de marginalisation et c'est le cas de Rousseau une fois exclu et une fois son image ternie. Nous avons montré que Rousseau a le droit de prendre la parole pour se défendre par la mise en place de son autoportrait. Seulement, il faut le dire, cet autoportrait s'apparente à une autofiction qui a l'allure d'une idéalisation esthétique.

## Bibliographie

- Annales Jean Jacques Rousseau (4, 1908, 244) et Persécutions à Moitiers Rêveries
- ANSART-DOULEN M., Dénaturation et violence dans la pensée de Jean-Jacques Rousseau, Paris, Klincksieck, 1975.
- BENECHOU P., op. cit., p. 39. P., Revue de métaphysique in L'écrivain et ses travaux, Paris, José Corti, 1967.
- CAMUS, A., L'Étranger, Paris, Gallimard, 1942.
- DELON, M., « Des Confessions aux Contre-Confessions », in « Le moi autobiographique », Magazine Littéraire numéro 409, Mai 2002.
- FAHMY, J.M., « Rousseau et son public dans les Dialogues », dans Revue de l'Université d'Ottawa, LI, 1, (janvier-mars 1981, pp. 143-150.
- FRANQUEVILLE, M. de, « Jean-Jacques Rousseau : la vertu vengée par l'amitié, ou Recueil de lettres sur J.-J. Rousseau, par Madame De... », [http : //www.gallanar.net/rousseau/Vertuvengee.html](http://www.gallanar.net/rousseau/Vertuvengee.html)
- GAFAÏTI H., Boudjedra ou la passion de la modernité, Paris , Denoël, 1987.
- GOLDSCHMIDT A., Jean-Jacques Rousseau ou l'esprit de solitude, Paris, Phébus, 1978.
- HEMON, F. Jean-Jacques Rousseau, Paris, sé., 1998.
- JOUSSET, Ph., « Le style rousseauiste de la béatitude, l'épilogue de la cinquième promenade des Rêveries », in Poétique n°118, Paris, Seuil, Avril, 1999.
- LA SAGNA, P., De l'isolement à la solitude, <https://www.cairn.info/revue-la-cause-freudienne-2007-2-page-43.htm>
- LACAN J., Le Séminaire, Livre xx, Encore, Paris, Le Seuil, 1975.
- « Lettre à Monsieur de Malesherbes » datée du 04 janvier 1762 in ROUSSEAU, J.-J., Les
- « Lettre au Prince de Beloselski », du 27 mai 1775 », dans ROUSSEAU, J.-J., Œuvres Complètes, éd. de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, Gallimard (Bibliothèque de La Pléiade), 1996, t. IV,
- « lettre datée du 30 Août » in ROUSSEAU, J.-J., Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes suivi du Discours sur les sciences et les arts, Paris, Garnier-Flammarion, 1992 pour la présente édition
- MATTEI, J.F., Dictionnaire des lettres, sl, sd.
- MOUNIER, J., La fortune des écrits de Jean-Jacques Rousseau dans les pays de langue allemande de 1782 à 1813, service de reproduction de Thèse, Université de Lille, 1979 (thèse).

- Notice « La pédagogie de Rousseau : ses présupposées métaphysiques », ROUSSEAU, J.-J., *Émile*, Paris, Librairie Larousse, 1972.
- POULET, G., *Les Métamorphoses du cercle*. Paris, Flammarion, 1979. POULET, G., *op.cit.*, p. 39.
- ROUSSEAU J.-J., *Confessions*, Paris, Librairie Générale Française, 1972.
- ROUSSEAU, J.-J., *Du contrat social*, Paris, Librairie Générale Française, 1996.
- ROUSSEAU, J.-J., *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, dans *Œuvres complètes*, t. II, éd. de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, Gallimard (Bibliothèque de La Pléiade), 1990,
- ROUSSEAU, J.-J., *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, Paris, Garnier-Flammarion, 1967.
- ROUSSEAU, J.-J., *Œuvres complètes*, Pléiade, 1987.
- ROUSSEAU, J.-J., *Rêveries du promeneur solitaire* in *Œuvres complètes* (I l'autobiographie, avec une préface de Jean Fabre, présentation et note de Michel Launay, Paris, Seuil.
- ROUSSEAU, J.-J., *Rêveries du promeneur solitaire*, dans *Œuvres complètes*, t. I, éd. de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, Gallimard (Bibliothèque de La Pléiade), 1959 [1782]
- ROUSSEAU, J.-J., *Rousseau juge de Jean-Jacques* dans *Œuvres complètes*, t. I, éd. de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, Gallimard (Bibliothèque de La Pléiade), 1959 [1782]
- ROUSSEAU, J.-J., « Lettre à M. Roustan du 23 décembre 1761 », *Corr.*, dans ROUSSEAU, J.-J., *Œuvres complètes*, t. IV, éd. de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, Gallimard (Bibliothèque de La Pléiade), 1990.
- SARTRE J.-P., dans *Enregistrement phonographique de Jean-Paul Sartre en 1965 en préambule à Huis clos* – <https://dicocitations.lemonde.fr>
- STAROBINSKI, J., *Jean-Jacques rousseau : la transparence et l'obstacle*, suivi de sept essais sur Rousseau, Paris, Gallimard, 1971 STAROBINSKI, J., *op. cit.*, p. 171.
- THERIVE, A., *le retour d'Amazan, ou une histoire de la littérature française*, Paris, Grasset, 1926.
- Wikipédia

---

## Notes

---

<sup>i</sup> Comme Charles Baudelaire dans les *Fleurs du mal* « any where but out of the world », N'importe où hors du monde-. Rappelons que l'âme de ce poète ne s'extasie que si elle est loin de la foule des hommes considérés comme des corrompus qui avancent en portant un masque. À lire Baudelaire, nous avons l'impression d'avoir affaire à Rousseau dans ses trois œuvres tant la ressemblance est frappante. Mais là s'arrête la ressemblance car il faut préciser que Baudelaire a rompu avec la tradition rousseauiste et celle romantique d'une belle et bonne nature. Chez Baudelaire, la nature est un espace de corruption et de dégénérescence. Dans presque beaucoup de ses poèmes, c'est le même encrassement d'un noir tableau que rencontre le regard à la fois horrifié et fasciné du poète.

<sup>ii</sup> Tout est parti de la fameuse question de l'Académie de Dijon pour voir « Si le rétablissement des Sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs. ». L'auteur des *Discours sur les Sciences et les Arts* soutient, dans sa forme la plus radicale et la plus générale, que, loin d'épurer les mœurs, les progrès de la civilisation ont été funestes à la vertu de l'homme primitive. Il va ainsi s'opposer à tous ceux qui affirmaient leur foi à la science et plus particulièrement à Voltaire amateur de la vie mondaine, du luxe, d'une société policée. Il va remporter ce prix et aura l'opportunité d'approfondir et de fixer sa pensée en 1754 grâce à une nouvelle question de l'Académie de Dijon « quelle est l'origine de l'inégalité parmi les hommes, et si elle est autorisée par la loi naturelle ? » Rousseau trouve en l'institution sociale la cause de la corruption moderne ce qui va approfondir le fossé entre lui et les autres philosophes.

<sup>iii</sup> Ce n'est pas l'avis du philosophe canadien David Gauthier qui met, par exemple, en rapport le *Discours sur l'inégalité* (1755), dans lequel « Rousseau nous lisait l'histoire de notre espèce : nés dans la solitude, nous sommes progressivement entrés en société ; l'homme est une créature solitaire devenue sociale », et l'ouverture des *Rêveries*, dans laquelle « Rousseau nous lit sa propre histoire : l'histoire d'une créature sociale redevenue solitaire » David Gauthier, *Le Sentiment d'existence. La quête inachevée de Jean-Jacques Rousseau*, Markus Haller, 2011

<sup>iv</sup> Voir à ce propos l'étude de FAHMY, J.M., « Rousseau et son public dans les Dialogues », dans *Revue de l'Université d'Ottawa*, LI, 1, (janvier-mars 1981, pp. 143-150).

<sup>v</sup> SARTRE J.-P., dans Enregistrement phonographique de Jean-Paul Sartre en 1965 en préambule à *Huis clos* – « L'enfer c'est les autres de Jean-Paul Sartre », disait : « L'enfer c'est les autres » a été toujours mal compris. On a cru que je voulais dire par là que nos rapports avec les autres étaient toujours empoisonnés, que c'était toujours des rapports infernaux. Or, c'est tout autre chose que je veux dire. Je veux dire que si les rapports avec autrui sont tordus, viciés, alors l'autre ne peut être que l'enfer. Pourquoi ? Parce que les autres sont, au fond, ce qu'il y a de plus important en nous-mêmes, pour notre propre connaissance de nous-mêmes. Quand nous pensons sur nous, quand nous essayons de nous connaître, au fond nous usons des connaissances que les autres ont déjà sur nous, nous nous jugeons avec les moyens que les autres ont, nous ont donné, de nous juger.

---

Quoi que je dise sur moi, toujours le jugement d'autrui entre dedans. Quoi que je sente de moi, le jugement d'autrui entre dedans. Ce qui veut dire que, si mes rapports sont mauvais, je me mets dans la totale dépendance d'autrui et alors, en effet, je suis en enfer. Et il existe une quantité de gens dans le monde qui sont en enfer parce qu'ils dépendent trop du jugement d'autrui. Mais cela ne veut nullement dire qu'on ne puisse avoir d'autres rapports avec les autres, ça marque simplement l'importance capitale de tous les autres pour chacun de nous ». <https://dicocitations.lemonde.fr>

<sup>vi</sup> Cela rappelle la situation de Meursault, personnage d'Albert Camus. En effet, Meursault, qui a refusé de jouer le jeu social (le deuil comme conséquence de la perte d'un être cher), est considéré comme dangereux pour la société parce qu'il met en danger le mythe social. Il est alors considéré comme un étranger qu'il faut exclure. Aussi fut-il tué pour n'avoir pas porté le deuil de la mère qui est morte. CAMUS, A., *L'Étranger*, Paris, Gallimard, 1942.

<sup>vii</sup> Selon Hafid GAFĀĪTI, la principale caractéristique de l'écriture est l'insatisfaction. D'ailleurs, il compare l'écriture à la sexualité « quant au rapport entre le roman interminable et la sexualité qui est aussi un voyage, une explication sans fin, décevante(...) comme la sexualité, l'écriture romanesque est une chose qui n'a pas de fin, qui n'a pas de but, qui est une explication perpétuelle et permanente, et qui est aussi une exploration décevante parce qu'il n'y a pas de roman idéal ni de roman parfait(...) la littérature comme la sexualité sont fondées sur la notion de l'inassouvissement ». GAFĀĪTI H., *Boudjedra ou la passion de la modernité*, Paris, Denoël, 1987, p. 60.

<sup>viii</sup> Pourtant leur manière de combattre leurs ennemis, quoique très-opposée, est également redoutable. Voltaire se présente devant les siens avec une armée de pamphlets, de jeux de mots, d'épigrammes, de sarcasmes, de diatribes, et de toutes les troupes légères du ridicule. Il en environne le fanatisme, le harcèle de toutes parts, et, enfin, le met en fuite. Rousseau, fort de sa propre force, avec les simples armes de la raison, saisit le monstre par les cornes, et le renverse. Lorsque dans leurs querelles ils en sont venus aux mains l'un et l'autre, Rousseau a fait voir que, pour vaincre le ridicule, il suffisait de le braver. Mais leur philosophie embrasse toutes les conditions de la société. Celle de Voltaire est celle des gens heureux, et se réduit à ces deux mots: *Gaudeant bene nati* : heureux ceux qui sont bien nés (« Figaro : Je le sais ; gaudeant bene nati. - Bazile : Non, gaudeat bene nati », Pierre Augustin Caron de BEAUMARCHAIS, *Mariage de Figaro*, Vaudeville final). Rousseau est le philosophe des malheureux; il plaide leur cause, et pleure avec eux. Le premier ne vous présente souvent que des fêtes, des théâtres, de petits soupers, des bouquets aux belles, des odes aux rois victorieux; toujours enjoué, il abat en riant les principes de la morale, et jette des fleurs jusque sur les maux des nations : le second, toujours sérieux, gronde sans cesse contre nos vains plaisirs, et ne voit dans les mœurs de notre bonne compagnie que les causes prochaines de notre ruine.

<sup>ix</sup> Voir, à ce propos, l'analyse de Michèle Ansart-Doulen. En effet pour ce critique, Rousseau ne cesse de nous entraîner au milieu de la problématique de la dénaturation de sa pensée Mais là, son texte établit un dialogue avec les autres textes écrits dans la même

---

époque, en effet, c'est une passionnante confrontation avec les philosophes matérialistes comme d'Holbach, La Mettrie, Helvétius, Diderot et, surtout, Sade qui pense que la nature humaine tout comme la nature sociale contient des forces irrationnelles dont le rationalisme classique n'a pas pris la pleine mesure. Comme Rousseau, Sade dénonce l'artificialisme mutilant de la civilisation mais il n'en tire pas argument pour entreprendre l'apologie d'une liberté sauvage qui ne recule pas devant les vertiges du nihilisme. In ANSART-DOULEN M., *Dénaturation et violence dans la pensée de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Klincksieck, 1975.

<sup>x</sup> LACAN, J., *Le Séminaire*, Livre xx, Encore, Paris, Le Seuil, 1975.

<sup>xi</sup> Insistons sur ce point : Rousseau n'a jamais été un adepte du retour à la nature. Ce contresens particulièrement tenace sur sa pensée est pourtant clairement réfuté par lui-même. Dans *Rousseau juge de Jean-Jacques*, livre qu'il a justement écrit pour répondre à ce genre d'attaque que lui faisaient certains penseurs de l'époque, il écrit : « La nature humaine ne rétrograde pas et jamais on ne remonte vers les temps d'innocence et d'égalité quand une fois on s'en est éloigné ». Si l'état social actuel est mauvais ce n'est pas pour cela qu'il faut retourner vers l'état de nature. Il faut aller vers un état social meilleur. L'homme naturel est qualifié dans le *Contrat Social* d'animal « *stupide et borné* ».

L'auteur n'est donc pas contre l'histoire mais critique l'histoire telle qu'elle a eu lieu. Ce contresens vient surtout de Voltaire (« Rousseau veut nous faire retourner à l'état d'animal à quatre pattes ».). Voltaire n'a rien compris et le préjugé est tenace. Il tient peut-être à des raisons psychanalytiques et sociales qui font du thème du retour à la nature un thème trop répandu. En tout cas, tout ceci n'a rien à voir avec Rousseau lui-même, qui est très clair.

<sup>xii</sup> Il en est de même avec D'Alembert son ancien ami. Au fait, leur relation commence à se détériorer après la publication de l'article « Genève » de l'*Encyclopédie*. Rousseau va répondre par « Lettre à D'Alembert sur les spectacles (1758) ». Dans cette lettre, Rousseau critique le théâtre qui corrompt les mœurs (cette attitude lui vaut la critique et la haine des autres comme Voltaire). Il faut cependant noter que D'Alembert a écrit une lettre à Rousseau où il manifeste sa sympathie et sa compassion lors de la condamnation de son livre *Émile* par le Parlement.

<sup>xiii</sup> Il faut signaler que c'est Rousseau lui-même qui, parfois, crée les conditions de ses embrouilles avec les autres. Par exemple, avec Grimm. En effet, Saint-Lambert et Grimm ayant été enrôlés, confient leurs amantes respectives Mme d'Épinay et Mme d'Houdetot à Rousseau, leur ami, qui va entretenir avec cette dernière un amour platonique. Les rumeurs arrivent aux oreilles de l'amant Saint-Lambert. Rousseau accuse Grimm, Diderot et Mme d'Épinay qui se séparent de lui..

<sup>xiv</sup> C'est là une erreur car il n'est pas question de pédagogie dans le *Contrat Social* mais, en revanche, on parle de politique dans ce livre de pédagogie qu'est l'*Émile* (livre IV). L'*Émile* et le *Contrat Social* datent de la même époque. L'essentiel de l'*Émile* est une pédagogie à finalité sociale. Il s'agit de rendre Émile social.

<sup>xv</sup> On peut bien sûr l'expliquer par l'anxiété de Rousseau au sujet de sa propre enfance qui n'a pas été si heureuse. Il projettera, du reste, sur ses propres enfants son malheur enfantin. Persuadé qu'il ne peut éduquer vertueusement ses enfants dans une société qui ne repose pas sur le contrat, il les laissera à l'assistance publique.

Rappelons une fois de plus qu'*Émile* et *Du Contrat social* sont condamnés par le Parlement et sont interdits en France, à Genève, à Berne et aux Pays-Bas.

<sup>xvi</sup> Le critique remarque à ce propos que « Pour assurer le bonheur d'*Émile*, il suffira de le laisser libre en tenant compte des seules nécessités naturelles. En élevant *Émile* dans la solitude, en le confiant à la sollicitude continuelle d'un gouverneur hors pair, Rousseau s'oppose sans doute à nos systèmes collectivistes d'éducation. Il nous rappelle, cependant, que l'idéal est dans une attention particulière, profonde et continue à chacun des enfants qui est confié à l'éducateur, que chacun vaut tout autant en lui-même que par la place qu'il occupe dans le groupe ou par la situation qui le lie au maître. La nature n'est plus seulement alors ce concept libérateur qui permet de s'opposer aux préjugés de l'opinion en matière d'éducation et d'affirmer les droits de la pensée libre en face d'une situation purement historique et qui ne peut se justifier uniquement par son existence même ; c'est aussi la nature telle qu'elle peut éclore en chaque être humain, et de façon imprévisible, pour peu qu'on ne l'étouffe pas et qu'on la laisse se développer le plus librement possible. » in Notice « La pédagogie de Rousseau : ses présupposés métaphysiques », ROUSSEAU, J.-J., *Émile*, Paris, Librairie Larousse, 1972, pp. 18-19

<sup>xvii</sup> Ce livre constitue le projet théorique de Rousseau dans le *Contrat social*. Il affirme dans les *Confessions* « des divers ouvrages que j'avais sur le chantier, celui que je méditais depuis plus longtemps, dont je m'occupais avec plus de goût, auquel je travaillais toute ma vie, et qui devait selon moi mettre le sceau à ma réputation était mes Institutions Politiques », in ROUSSEAU, J.-J., *Œuvres complètes*, Pléiade, 1987, p. 84.

<sup>xviii</sup> En didactique, la téléologie signifie l'étude de la finalité. C'est une doctrine qui considère le monde comme un système de rapports entre moyens et fins. Selon le dictionnaire Wikipédia « la téléologie peut être définie comme étude, ou comme doctrine, des causes finales de la finalité ».